



Risque de survivre, par Paul Trân Van Thinh

*« Le plus beau risque dans la vie est de privilégier le cœur
en complément de l'intelligence. »*

Témoignage Risque de chance, le 03/12/2019 à Paris, de Paul Trân Van Thinh. Ancien ambassadeur de l'Union européenne (1960 à 1994), l'un des plus hauts fonctionnaires de la CE. Né dans les rizières en 1929, au Vietnam, dans une famille modeste. Maquisard survivant à 15 ans de la guerre opposant la France à son pays (alors appelé Indochine). Arrivé en France à 17 ans pour étudier. Il est cofondateur du forum UE-Chine et spécialiste des questions de développement complexes. Photographe amateur, restaurateur de pagodes anciennes et initiateur de plans privés de soutien pour la santé (orphelins et victimes de la poliomyélite à Hô Chi Minh-Ville) et la technologie au Vietnam. Pont naturel entre deux cultures, sa devise est « le cœur en complément de l'intelligence ».

En tant qu'homme engagé, enfant-soldat et ancien ambassadeur de l'Union européenne, pouvez-vous me dire, s'il vous plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Le plus grand risque est de ne pas savoir saisir le risque. Une fois que l'on a échappé à la mort, comme moi par exemple, puisque j'aurais dû être fusillé non pas comme enfant-soldat, mais comme maquisard, il serait dommage de laisser passer cette chance. Le plus beau risque dans la vie, c'est de risquer la mort. Il peut y avoir des morts justes et des morts injustes. J'ai participé à des tas d'événements importants, comme l'indépendance

du Vietnam. Je suis né français au Vietnam français, comme les Algériens en Algérie. Les Vietnamiens du Centre ou du Nord étaient des protégés français tandis que ceux du Sud étaient des sujets ou des citoyens français. J'étais citoyen français en Cochinchine, car je parlais le français. La Cochinchine était une colonie française¹⁵¹, à la différence d'autres parties du Vietnam qui étaient des protectorats. J'étais donc français en Cochinchine et formé à la française. Mon père était vietnamien et parlait français. J'étais dans un lycée dirigé par un Français, un Breton qui s'appelait Lejanic. Sa femme nous apprenait à chanter. J'ai été formé pratiquement à la française. Je connaissais mieux la langue française que le vietnamien, sauf pour le langage de tous les jours. Je n'ai rien appris dans la culture vietnamienne, mais presque tout dans la culture française.

Votre maman était-elle française ?

Ma maman était vietnamienne. Mon père était l'équivalent d'un super préfet, Inspecteur général de l'Administration en Mission extraordinaire (IGAME), chef de province au Vietnam. Moi, j'allais au lycée à Saïgon et je participais comme tout le monde à des mouvements, etc. (âgé de 16 ans, il a d'abord combattu contre les Japonais avant de rejoindre les forces de résistance aux prises avec l'Armée française). Comme je parlais français, j'ai été chargé d'acquérir des munitions, des revolvers... Un jour, au lieu des revolvers et des cartouches j'avais trouvé à acheter une grenade. J'ai été pris dans une rafle de la Légion étrangère. Le légionnaire a dit : « C'est un terroriste, il faut le fusiller tout de suite. » L'adjudant français a répondu : « On ne fusille pas à 11 h du soir, on le fusillera demain matin. » J'ai été enfermé dans une sorte de prison. À 4 h du matin un aumônier militaire, nommé Forget, a ouvert ma porte pour me demander : « Mais que fais-tu là ? » J'avais 14 ou 15 ans et je lui ai tout raconté. Il m'a dit : « Mais tu es trop petit pour mourir, viens avec moi. » Il m'a emmené avec lui et c'est comme cela que tout a commencé. Comme je parlais français, je suis devenu traducteur pour lui. Nous avons discuté de beaucoup de choses et il me demandait ce que je voulais faire plus tard. Je lui ai dit : « Je veux aller aux États-Unis chercher la liberté, car il n'y a plus de liberté ici. » Il a cherché comment m'aider, puis un jour il m'a appelé : « Est-ce que cela t'intéresse d'aller en France ? » Je lui ai répondu : « Mais non, je veux aller aux États-Unis ! » Il m'a dit alors : « Tu sais, la France n'est pas celle que tu vois ici. La France est sympa. Il y a de jolies filles, la liberté, etc. Je

151. La Cochinchine était une colonie française annexée en 1862 par le traité de Saïgon.

t'ai trouvé une bourse pour deux ans au Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire. » Et il m'a mis dans un train de troupes.

Je souffrais de l'injustice et de la méprise coloniale française au Vietnam; alors, quand j'ai débarqué à Toulon, mon premier geste de vengeance, en quelque sorte, a été de me faire cirer les chaussures par un Français. (Rire) Le pays a été une révélation. Ce n'était pas le pouvoir colonial que je connaissais au Vietnam. C'était un pays de culture et de beauté. J'ai décidé de rester. (Il a retrouvé en France des racines et des valeurs qui lui avaient été enseignées au Vietnam, telles que la tolérance, la générosité, la liberté.) Étant au Chambon-sur-Lignon, j'ai été formé à la protestante. Je suis bouddhiste et au Vietnam le bouddhisme est en réalité une philosophie plus qu'une religion. La philosophie du bouddhisme, c'est beaucoup plus que le protestantisme. Le village où j'étais au collège a reçu le titre de « Juste parmi les nations », car énormément de petits enfants juifs y ont été sauvés pendant la Seconde Guerre mondiale. Il faut comprendre ce que cela représente, d'être formé au Collège Cévenol avec un homme comme le grand philosophe Paul Ricœur¹⁵². Les protestants ont d'ailleurs créé une école de théologie à son nom, boulevard Arago à Paris. Ces années de Première puis de philosophie ont été extraordinaires. Ce sont elles qui m'ont vraiment formé. En dehors de mon éducation généreuse, car mes parents étaient riches, tout ce que j'ai, je l'ai acquis dans cette formation pleine de générosité.

Avez-vous un exemple vécu de ce beau risque ?

Celui que je vous décris. Je n'ai jamais été vraiment un soldat, mais, comme je vous le disais, un maquisard. Entré dans le maquis, j'étais spécialiste en bazooka. On faisait la guerre la nuit et on se reposait dans la journée. Je vous donnerai un article là-dessus. Formé ensuite à la protestante, je connaissais mieux l'histoire de France que les petits Français de l'époque. Maintenant, j'ai oublié tout cela. Ensuite, j'ai raté ma deuxième partie de bac puis je suis venu à Paris, travaillant la nuit et étudiant à l'université le jour. (Paul a rattrapé les trois ans perdus pendant la guerre en une seule année). C'est comme cela que j'ai été reçu à la seconde partie du bac et que j'ai pu entrer à Sciences-Po sans concours. Je m'y suis trouvé en même temps que Jacques Chirac et Michel Rocard. C'étaient deux amis très chers,

152. Paul Ricœur, 1913-2005.

mais je m'entendais mieux avec Chirac qu'avec Rocard. Rocard voulait créer un autre parti socialiste, le PSU (Parti socialiste unifié), je crois.

Ensuite, j'ai travaillé chez Renault. Comme j'étais assez bon – excellent, même –, j'ai été chargé des études de marché. Un jour, on m'a demandé de faire une étude de marché sur le Benelux. Je prenais à l'époque le TEE¹⁵³ entre Paris et Bruxelles. C'est comme cela que j'ai rencontré un monsieur aux cheveux blancs, Couve de Murville¹⁵⁴. On a bavardé sur les débuts du marché commun à Bruxelles et sur l'Euratom¹⁵⁵. C'est ainsi qu'il m'a orienté vers l'Europe. À l'époque, c'était un petit ensemble. J'ai donc essayé, je me suis présenté. Un Italien, Matia Vittorio di Martino, m'a dit : « J'ai besoin d'un vrai Français, qui parle et écrit le français. » Je lui ai répondu : « Mieux que le français, je connais aussi le latin. » Je voulais qu'il sache qu'un Asiatique d'apparence comme moi avait pu être formé à la française, je lui ai donc récité : « Donec eris felix multos amicos numerabis, tempora si fuerint nubila solus eris. » (« Tant que tu es heureux, tu comptes beaucoup d'amis. Si le temps devient nuageux, tu seras seul »). Di Martino a accepté ma nomination et m'a donné ensuite toute sa confiance. C'est ainsi que j'ai commencé ma carrière, jusqu'à être un jour le premier à porter le titre d'ambassadeur de l'Union européenne.

Comment l'avez-vous vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour vous, voire pour plus grand que vous ?

Quand vous avez échappé à la mort, quel risque plus grand pouvez-vous prendre ? C'est pour cela que je relève tous les défis professionnels. La générosité est le plus important. Dans cet esprit de générosité, je suis à l'origine du système de préférence tarifaire généralisée, créé à New Delhi. J'ai été le premier à diriger ce système. Ensuite on m'a demandé d'être moins généreux, car nos industries étaient en difficulté. On m'a alors dit : « Maintenant, tu t'occupes du textile. » J'ai refusé. Alban, le directeur général adjoint, m'a dit : « Si tu refuses, on te mettra sur une voie de garage. Ou tu acceptes cela, ou c'est la voie de garage. » J'ai accepté à condition de choisir tous mes collaborateurs. Le textile est un monde extraordinaire.

153. Trans Europe Express.

154. Maurice Couve de Murville, haut fonctionnaire, diplomate, dernier premier ministre du général de Gaulle, 1907-1999.

155. Euratom : traité instituant la communauté européenne de l'énergie atomique. Signé en 1957 à Rome en même temps que le traité instituant la communauté économique européenne, d'où leur nom commun de traité de Rome.

En quelques semaines, j'ai conclu vingt-six accords. J'ai négocié le premier accord avec la Chine. Comme je travaillais nuit et jour, François-Xavier Ortoli, le président de la Commission européenne, qui m'adorait, m'a dit : « Nous allons te nommer à Genève. » Mais avant Genève, j'ai été à La Havane.

Quand j'étais étudiant, j'avais une bourse de dix mois par an. Pendant deux mois il fallait donc trouver de quoi subsister, si bien que je faisais les vendanges. C'est à cette occasion que j'avais rencontré André Philippe¹⁵⁶, devenu ministre des Finances sous De Gaulle et qui m'a proposé de porter ses valises pour un voyage à la conférence de La Havane. Organisée par les Nations unies, cette conférence portait sur le commerce et l'emploi. C'est ainsi que j'ai découvert la charte de La Havane. Cette charte n'était pas complète et les Américains, pour éviter chez eux l'obstacle du Congrès, ont créé le GATT¹⁵⁷. Les Américains n'aiment pas qu'il y ait quelque chose au-dessus de leurs lois. J'ai ensuite été à l'origine de la création de l'OMC (Organisation mondiale du Commerce). Je défendais à Genève les intérêts des États membres de l'Union européenne en tant que porte-parole exclusif des douze États membres – à l'époque ils étaient douze. L'ambassadeur de Belgique, au moment où la Belgique exerçait la présidence de l'Union, a fait une démarche à l'ONU pour que je porte le titre d'ambassadeur. J'ai donc été le premier à porter ce titre. La Commission européenne voulait que l'on soit chef de délégation pour porter le titre d'ambassadeur, afin qu'il n'y ait pas de mélange avec la diplomatie. C'est donc un État membre qui a obtenu ce titre d'ambassadeur. J'appelais mes États membres des belles-mères, tellement ils étaient pénibles, surtout la belle-mère française. (Rire)

Quelle est votre contribution au monde, votre mission, votre vocation ?

Répandre la générosité et ne jamais mentir. Soit tu te tais, soit tu ne dis que la vérité.

156. André Philippe, 1902-1970.

157. General Agreement on Tariffs and Trade, accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, en 1947. Le GATT prévoyait la signature d'accords multilatéraux en attendant la validation de la charte de La Havane, finalement abandonnée en 1950. Le Gatt a régi les accords commerciaux mondiaux pendant cinquante ans.

Qu'est-ce que vous reconnaissez en vous-même, par vous-même qui vous donne le goût de vivre ?

La justice, à tous égards. Pas la violence. Tout ce qui est injuste me dégoûte. À l'époque, au Vietnam, je chantais : « Maréchal nous voilà. » J'ai appris aussi (Paul se met à chanter) : « Les connais-tu les trois couleurs, les trois couleurs de France ? Celles qui font rêver les cœurs de gloire et d'espérance. » J'ai appris cette chanson quand j'avais neuf ans, car on était vichyste à l'époque au sud Vietnam.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Si. C'est toujours le hasard, pour moi, qui ouvre des portes. Le hasard est juste comme il est parfois injuste, mais je suis du côté juste. J'ai toujours eu de la chance. Je suis né sous le signe de la chance. J'ai échappé à la mort et j'ai eu la chance de résoudre tous les problèmes pour lesquels j'ai pris des risques. C'est incroyable, mais c'est la chance. La chance et moi nous sommes ensemble.

Est-ce un risque de chance de privilégier le cœur en complément à l'intelligence ?

Vous avez lu la signature de mes mails. Pour moi l'intelligence n'est rien sans le cœur. L'intelligence sans cœur, qui existe dans les grandes compagnies et ailleurs, c'est le risque d'exploiter les autres.

Est-ce un risque de chance de considérer sa vie comme du « rab » ?

Je ne sais pas. Je suis né sous le signe de la chance. Je terminerai ma vie avec de la chance aussi.

Est-ce un risque de chance d'être tolérant, généreux et libre ?

C'est parce que je suis libre que je suis tolérant et généreux.

Qui êtes-vous comme magicien et que faites-vous en tant que magicien dans ce monde ?

Réduire le nombre d'habitants, réduire la consommation de nourriture et rendre les gens heureux.

Que voudriez-vous voir se réaliser dans le monde au travers de vous et au-delà de vous ?

Moins de violence. Je bannis la violence.

Partagez-vous la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?

C'est une histoire, mais pas sacrée. Le sacré est quelque chose d'intouchable alors qu'une histoire est une histoire. Tout simplement.

Qu'est-ce que vous vivez dans votre vie que vous souhaiteriez voir continuer ?

Le cœur avec l'intelligence. Je dirais même le cœur avant l'intelligence. On peut faire des choses beaucoup plus fantastiques avec le cœur qu'avec l'intelligence seule. J'ai le sentiment que j'ai davantage réussi ma vie avec le cœur qu'avec ma formation et mon intelligence. Si je n'avais pas eu de cœur, je n'aurais pas pu raisonner comme je l'ai fait. L'intelligence s'acquiert, le cœur ne s'acquiert pas. Je vous étonne ?

Merci, c'est un beau message aux jeunes : apprends aussi à écouter ton cœur.

Apprendre intellectuellement est une chose, mais pour apprendre à vivre, c'est l'instinct qui joue.

Il y a des environnements plus ou moins aimants pour apprendre.

Je ne sais pas. Je ne suis peut-être pas d'accord avec vous.

Avez-vous un défaut dont vous souffrez ?

Oui. Parfois je mens.

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce défaut ?

Ne pas vouloir faire de la peine.

Est-ce que vous avez des mentors et quels messages vous portent-ils ?

J'ai des mentors intellectuels, mais pas pour le cœur.

Votre vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Je ne comprends pas cette question. La vie n'est pas un stage, c'est une expérience. Une expérience, c'est du vécu.

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Il ne faut pas tout demander, il ne faut rien rejeter.

Pourquoi avez-vous accepté ma demande de témoignage ?

Parce qu'elle est venue de Michel Camdessus. Camdessus est un type qui a agi avec cœur en plus de sa compétence. Il peut négliger sa compétence, mais pas son cœur.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il vous plaît ?

Il n'y a pas de risques dans la vie. (Rire joyeux)

Le mien aura été de partager ce moment avec vous aujourd'hui... Merci du fond du cœur

Avez-vous une question ?

Non. Je suis content. Très content et enchanté de faire cela avec vous.